

tère que les acousticiens ne peuvent analyser et que les musiciens ne devinent pas. Ceux que rien n'étonne et qui veulent tout expliquer, prétendent que Vivier chante en même temps qu'il pousse l'air dans le tube de son instrument : ceci ne serait déjà pas très-facile ; mais en admettant même cette explication, on ne comprendrait pas davantage qu'il pût chanter trois notes à la fois. Il faut renoncer à comprendre par quels moyens cet effet se produit.

Comme on le voit, Vivier n'exécute guère de difficultés sur son instrument, il ne fait que des impossibilités.

Si nous prenons maintenant Vivier comme compositeur, il ne nous paraîtra pas moins étrange, car ses compositions ne se rapportent à aucune catégorie de morceaux. Ce sont de petites mélodies, qu'il chante en s'accompagnant avec le violon ; mais ce qu'il chante n'est pas exécuté avec la voix telle qu'on l'emploie dans les morceaux de chant : sa voix tient de l'enrouement, du nasillement, de la tête, que sais-je ? Et cela est charmant, doux, plaintif, mélancolique et d'un poésie indicible. Quelquefois Vivier ajoute des paroles à ses mélodies, elles n'en deviennent que plus touchantes ; il en est deux ou trois que je n'ai jamais pu entendre sans pleurer. Joignez au charme de ces mélodies l'élégance des modulations harmoniques les plus neuves et les plus variées, et vous vous ferez encore difficilement une idée de la perfection de ces petits morceaux, qu'on ne peut se lasser d'entendre.

Pendant le dernier séjour que Rossini fit à Paris, il n'alla pas une seule fois au théâtre et ne voulait entendre aucune espèce de musique. Duprez, qu'il ne connaissait pas, avait été seul admis à lui chanter quelques passages de *Guillaume Tell*. Je demandai un jour à Rossini la permission de lui amener Vivier. — Qu'est-ce que cela, Vivier ? — C'est un cor qui chante et qui joue du violon. — Ça doit être joli. — Oui, c'est très joli. — Vous m'en répondez ?... Joue-t-il longtemps ? — Il joue fort peu lorsqu'on l'en prie beaucoup, et quelquefois même il ne joue pas du tout. — Alors, amenez-le moi, je vous réponds que je ne le tourmenterai pas.

Le lendemain, Vivier vint avec moi. Au bout d'une demi-heure de conversation, pendant laquelle Rossini se tordait de rire sur son fauteuil, il pria Vivier de lui faire entendre un petit morceau, puis un second, puis un troisième, et nous ne nous retirâmes qu'à une heure du matin. Mais il fallut promettre de revenir le lendemain, et chaque soir nous y retournâmes jusqu'au départ de Rossini.

J'ai dit que Vivier jouait de préférence pour les têtes couronnées, aussi ne se faisait-il jamais prier pour jouer devant Rossini. Celui-ci ne pouvait se lasser de l'entendre, et moi je profitais de cette bonne fortune, et je me surprends quelquefois à être obligé de désirer qu'un nouveau voyage de Rossini me procure encore l'occasion de jouir du talent de Vivier, car, malgré ma liaison assez intime avec ce célèbre capricieux, je ne me rappelle pas l'avoir entendu plus d'une ou deux fois sur le cor depuis cette époque.